

L'Utopie de Verdun

Ramdane Graine

L'Utopie de Verdun

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Le Livre, El Maarifa, 2014

Conquistador, El Maarifa, 2017

À L'Ouest Du Paradis, Les Éditions Du Net, 2018

La table d'argent

Le jour tirait à sa fin en dessinant un horizon flamboyant de nuages nébuleux, mais le soleil persistait à rallonger les ombres de ses rayons, se refusant de rendre son dû à l'inéluctable nuit qui s'annonce.

Quelle ironie ! pensa l'homme à l'anneau, esquissant un sourire fatigué. Il parcourait un chemin de campagne, un vieux sentier poussiéreux, jamais fréquenté, qui fit face à la mer durant de nombreux cycles de marche, avant de bifurquer de la côte, pour s'enfoncer de plus en plus vers les terres profondes, puis les hauts plateaux, se poursuivant jusqu'aux lointaines montagnes enneigées.

Lorsque ses pieds baignaient encore dans les eaux fraîches de la plage, les montagnes étaient à peine visibles, et les atteindre n'était pas l'étape la plus ardue de son voyage, puisqu'elles devaient être franchies, car impossibles à détourner. Cela prendrait un temps considérable, temps que n'avait pas l'homme à l'anneau.

Lorsqu'il arriva enfin sur les cimes élevées de ces montagnes enneigées, longtemps de loin admirées, il contempla le soleil émergé depuis le levant. Tandis que le ciel était encore obscur et étoilé à l'ouest, à l'est, le jour se faisait déjà en un bleu immaculé. Au loin, à l'horizon qui s'étendait derrière ses pas, il aperçut les reflets de la lointaine mer, et face à lui, dans ce qui lui restait à parcourir, une vaste vallée, profonde, pleine de bruyère, où serpentait le long sentier qui l'attendait.

Lors de l'inexorable marche qu'il reçut en sentence, il ne croisa guère d'autres personnes, seul il fut, depuis le lointain jour où le grand hérésiarque lui intima l'ordre de marcher. Le monde se vida alors de toute substance humaine, hormis la sienne.

L'homme à l'anneau n'avait jamais réellement saisi les raisons de son existence, ni le sens de ses actes, encore moins la façon dont fonctionnait son monde. Tout au long de sa vie d'avant l'exil, il n'eut personne avec qui en débattre, et maintenant qu'il se trouva seul à arpenter ce monde désertique, son esprit se prenait sans cesse dans d'infinis monologues stériles, à vouloir s'expliquer les choses, afin de percevoir, ne serai-ce qu'un semblant de raison à tout cela, à tout ce qu'il vivait, à ce qu'il faisait, et pourquoi il le faisait ?

La nature de ses questionnements et leur pertinence n'étaient pas à remettre en cause, et ses échecs répétés lui apprirent la véritable raison de son incapacité à évoluer dans sa pensée, et il ne trouva nulle autre cause que la solitude. Peu à peu, il se convainquit que sans la houle apportée par un interlocuteur, sa rivière intérieure suivra le même cours de pensée qu'elle a depuis toujours emprunté, sans jamais y dévier.

La première chaîne de montagne était maintenant derrière lui, mais son long chemin de pénitence se perpétuait sans cesse, comme ce même soleil qui semble vouloir s'accaparer le monde entier, sans ne jamais réussir qu'à moitié.

Il l'avait souvent vu faire. Sa marche n'étant soumise à aucun autre rythme que celui du devoir, l'homme à l'anneau avançait sans cesse, à atteindre l'épuisement physique, avant de s'effondrer, jusqu'à ce que le sommeil où il avait sombré le soulage de la fatigue. Et dès son réveil, il reprenait sa marche.

Tous ceux qu'il avait connu avant son exil pensaient que le soleil était celui qui venait chasser la terreur de l'obscurité. En lui, ils voyaient le symbole de la puissance ultime qui donne la vie, sans qui tout était voué à disparaître.

Il est la glorieuse lumière qui triomphe et pourfend les ténèbres obscures, il amène l'éclat et la vie là où régnait jadis le vide et l'abysse.

Après avoir tant contemplé l'astre solaire, l'homme à l'anneau se trouva face à une constatation qui allait à l'encontre de tout ce qu'on lui avait appris au cours de sa vie. Les ténèbres de la nuit étaient, en réalité, omniprésentes à chaque instant, simplement voilées par la furtive et téméraire apparition du faible soleil qui, par ses glorieux rayons, ne remporte toujours rien de plus qu'une minuscule pièce d'un infime butin.

Au début de sa longue marche, il était intimidé par le soleil. Une déférence et un profond respect le saisissaient à chaque fois qu'il levait les yeux au ciel. Si lointain, mais si proche pourtant, tellement qu'il le martyrisa longtemps et continuait de l'éprouver encore.

Il l'avait observé sous différentes positions, lors d'une infinité de jours, mais une fois qu'il s'acclimata à sa nouvelle condition d'exilé, et qu'il se familiarisa davantage avec la nuit, apprenant à chérir ses longues et fraîches marches au clair de lune, loin de l'astre diurne, l'homme à l'anneau réalisa ce que lui inspirait réellement le soleil. Cela n'était pas du respect, et encore moins de la déférence, ce qu'il ressentait envers lui était une sorte de crainte innée, mêlée à beaucoup de soumission inculquée.

Avant de porter l'anneau et quitter son monde originel, il se souvenait qu'il lui arriva, en de rares occasions, d'y inspirer à certains du respect et de la déférence. Sa simple présence provoquait

chez les faibles personnes le même dénuement qu'il ressentait alors en levant les yeux au ciel.

Pourtant, il ne possédait ni pouvoir, ni puissance, ce n'était qu'un parmi tant d'autres semblables, et cependant il vit la peur qu'il fit naître dans leurs yeux. C'est suite à cet enchaînement d'idées que lui vint une pensée saugrenue, qu'il mit immédiatement en pratique.

Cela dura longtemps, des cycles, avant de recevoir une véritable réponse. Il s'était dit que le soleil ne devait être, lui aussi, qu'un parmi tant d'autres de ses semblables, et que les siens devaient se méprendre sur lui et sa prétendue toute puissance.

L'homme à l'anneau se trouva soudain l'égal du soleil, et partant de ce postulat, chaque jour depuis, il se mit à s'adresser à lui, d'égal à égal.

Étant seul à parcourir cette terre, il ressentait le besoin de se trouver un ami, pour tromper sa solitude, et rien n'était aussi constant que le soleil.

Il lui soumettait ses idées, tout en anticipant ses réponses à la fois, s'imaginant savoir et comprendre ce que pouvait rétorquer un astre divin.

Dans ce dialogue à sens unique, l'homme à l'anneau trouva le moyen de détourner le cours de sa rivière intérieure. Il s'était permis de voir le monde à travers les yeux du soleil et comprit que ce monde était autre chose que ce qu'il le pensait être.

Certes, il arriva à ces conclusions en faisant dire au soleil ce qu'il pensait lui-même, et il en était conscient, car aucune réponse audible ou autre ne lui vint de l'astre. Il débâtait seul ses propres idées, qu'il revoyait autrement, ou s'adonnait à des jeux de la

pensée qu'il imagina, afin de trouver la fonction première de toute chose, et non celles qui leurs furent attribuées au fil des générations humaines et de leur mode de pensée.

Mais avant toutes ces supputations, dans ce libre-échange avec l'astre qu'il se permit d'avoir lors de nombreux cycles, l'homme à l'anneau n'avait été soumis à aucun ordre de pensée quel qu'il soit. Toutes les choses semblaient pures, se suffisant à elles-mêmes, sans nul besoin d'être redéfinies.

Avant, les choses avaient tellement été passées au crible, étudiées et repensées, retravaillées, revues et redéfinies, par on ne sait qui, pour être vues et comprises de telle façon, qu'il en devenait impossible de voir en elles autre chose que ce qui était admis d'en voir, jusqu'à ce qu'elles soient divisées et subdivisées, par ce même on ne sait qui, en de multiples choses plus complexes encore.

Cela lui inspira une grande machination, et très vite, ses pensées se dispersèrent, il se persuada qu'il y avait, quelque part dans l'ombre, d'obscur manipulateurs qui font constamment des choses ce qu'elles doivent être.

« Hmm »

Répond un jour le soleil.

« Ce “*On*” avec lequel tu me rabats les oreilles depuis des cycles maintenant,

est réellement “*On ne sait qui ?*”

C'est tout le monde et personne à la fois.

Tu essayes de comprendre ton monde comme s'il existait un exact ordre établi qui devrait régir le sens des choses et

l'accomplissement des événements. Tu cours droit dans un mur avec ce genre de philosophie. Ce monde n'est soumis qu'à lui-même, et ce que vous en concluez et faites des choses ne dépend de rien ni de personne d'autre que vous.

Vous êtes d'étranges créatures qui aiment à se faire du mal, à vous-mêmes ainsi qu'à vos semblables, simplement parce que chacun de vous est différent de l'autre.

Au cours des âges stellaires, j'ai vu une infinité d'entre vous naître, et une infinité mourir, et le constat de ton espèce est affligeant.

Chacun d'entre vous voit le monde uniquement tel qu'il aimerait qu'il soit, trouve dans chaque chose ce que son désir propre souhaiterait y déceler, sans se querir de l'avis de quiconque, ou de la délicate nature de ce qu'il convoite.

Et il suffirait que certains d'entre vous arrivent à s'entendre sur le propos d'une question, qu'ils se trouvent immédiatement opposés à d'autres qui les contestent, les contredisent et les accusent, comme il en a toujours été vous concernant.

Cela fini inévitablement dans la violence. Et ne crois pas échapper à la règle, bien qu'il n'y est réellement aucune règle, sinon celles que vous vous imposez.

Ton voyage, symbole de ta pénitence pour je ne sais quelle sottise, est l'une des pires violences qui puissent être infligées, encore que cet isolement t'a été imposé, non pas comme ceux des tiens qui choisissent de se retirer, de se violenter seuls dans leur silence. »

L'homme à l'anneau n'en cru pas ses oreilles. Il jeta un regard sur sa gauche, puis sur sa droite. Personne ne se trouvait dans les alentours ! Cela ne pouvait être que lui, le soleil ! Mais après cette brève réponse, plus rien ne fut entendu de lui.

L'homme à l'anneau ne se découragea pas et continua sa marche, méditant ce que son ami avait répondu sur la nature humaine, en continuant de converser ses idées.

Cela fit à nouveau déborder sa rivière intérieure, il repensa alors le monde avec un renouveau inédit. Sa vie d'avant, entouré

par les siens, ainsi que celle qu'il menait en portant l'anneau, étaient étudiées sous des angles qu'il n'avait encore jamais abordé.

Dans son ancienne vie, il avait toujours été le centre d'intérêt de ses pensées, bien que les autres aussi y tenaient une certaine place, il ne peut en être autrement, mais ses pensées quotidiennes se concentraient presque exclusivement sur sa propre existence, comme s'il devait imposer dans son environnement une image précise de sa personne, et que les autres devaient reconnaître en lui cette – image de lui – qu'il se forgeait, du moins ceux qu'il côtoyait.

Il entretenait sa personne avec grand soin et ne cessait de se pencher, intérieurement, sur les mêmes questions le concernant, et de retravailler les détails qui le rendraient tel qu'il souhaitait être vu par les autres.

En se remémorant cet aspect de sa personne, il prit conscience d'une chose consternante. Tout comme les choses prédéfinies qu'il s'échinait vainement à comprendre sans y parvenir, il avait fini par faire de lui-même une de ces inquiétantes choses indéfinissables, ce qui avait fini par le mener à son exile.

C'était un jour semblable à celui qui le précédait, il devait se trouver quelque part, occupé à faire quelque chose, lorsqu'on vint se saisir de lui.

Ni sa réputation, ni ses relations n'auraient pu lui épargner le sort qui l'attendait.

À genoux au centre du vaste espace public, il reçut d'abord l'onction de la main du grand hérésiarque.

C'était un vieil homme qu'on ne voyait presque jamais, emmitoufflé dans ses draperies de soie, couleur sang et or. Sa petite tête ridée était surmontée d'un long chapeau noir serti du saint croissant de lune transpercé par une flèche, au cœur d'un massif soleil doré.

Le vieil homme s'approcha de lui et dit d'une voix caverneuse et solennelle qu'il ne connaîtra désormais ni la soif, ni la faim. À compter de ce jour, il portera l'anneau qui l'exilera du monde, pour avoir dit telles et telles choses.

L'homme à l'anneau n'avait pas conscience, à ce moment-là, de l'ampleur de ce qui était en train de se produire.

Jusque-là, sa vie avait été quelconque et son rôle imposé par son nom.

Il vécut et vit le monde tel qu'on lui apprit à le voir.

Par un jour ensoleillé, il se prit subitement à dire aux autres ce qu'il pensait réellement des choses en rêvassant, les yeux dans le vague.

Personne ne lui répondit et tous firent mine de n'avoir rien entendu.

Le lendemain il fut arrêté et amené devant le grand hérésiarque qui rappela à tous que le châtement existe toujours, et qu'il suffit de s'écarter, un tant soit peu, du droit chemin imposé pour être voué à disparaître.

Un grand homme l'immobilisa et le mit à genoux, avec rudesse, sur la plaque brillante et froide au centre de l'espace public.

Un autre s'avança, tenant avec des ciseaux rouillés et laids, un large anneau en fer incandescent.

Il s'approcha de lui, plaquant ensuite sur son front et tout autour de sa tête l'épais anneau rougeoyant, symbole du désordre causé et de l'inéluctable recherche de rédemption.

Au milieu de ses cris, l'insoutenable douleur lui fit perdre connaissance au centre de l'espace public, et lorsqu'il reprit ses esprits, il était toujours allongé sur la plaque d'argent brillante et chauffée par le soleil, mais elle se trouvait désormais au centre d'une vaste prairie aux hautes herbes, non loin des rivages.

Sur la large plaque d'argent était inscrit l'ensemble des instructions qu'il devra respecter pour accomplir sa pénitence.

Sa blessure à la tête était rétablie, et le fer désormais collé à lui. Cela lui donnait de terribles maux de tête, surtout les jours de grande chaleur, mais il finit par s'y habituer.

Il avait marché lors de très longs cycles, dans la crainte et le doute, ne goutant plus la faim ou la soif, ni même le vieillissement. Longtemps il erra dans des sentiers, avant de trouver la souplesse nécessaire pour se détourner des idées et visions du grand hérésiarque, et dès lors qu'il traversa la première chaîne de montagne, il entrouvrit en son esprit la porte vers ailleurs.

Il avait, toute sa vie, suivi les règles qu'on lui imposait, c'était un devoir inscrit dans son identité, et tel fut son châtement pour avoir dit ce qu'il pensait réellement de la grande statue qui domine le temple du soleil, lieu de résidence du grand hérésiarque.

Il réalisa qu'il avait été condamné pour une raison absurde ! Celle de critiquer un vieil homme qui compensait ce que l'âge lui avait dérobé par un plus grand obélisque qui arbore ses traits.

Depuis cette prise de conscience, il finit par consentir à ne plus penser que par lui-même, tout en continuant le chemin de sa pénitence.

Des jours passèrent, des cycles, l'homme à l'anneau donna à ses pensées l'image d'une rivière qui coule sur un lit préalablement creusé, afin de suivre une voie établie, alors qu'en réalité de nombreuses terres restent à défraichir.

Revenant toujours aux mêmes conclusions, il finit par se lasser de ses pensées et se languit d'une pensée qui serait autre que la sienne.

Il finit par briser le dernier sceau des tabous en s'adressant à l'entité divine qui octroyait au grand hérésiarque ses pouvoirs, le soleil.

Dès qu'il entendit une réponse, il se résout qu'elle venait du soleil, et s'appliqua vigoureusement à reconsidérer toute son existence.

Qu'est-ce que la réalité ?